

A travers le monde



FRANCE

M. Combes sait ce que valent ceux qu'il mène et comment on les berne : son impudence égale sa duplicité. Il rompt avec le Vatican sans ombre de motif. L'opinion s'émeut. Il la prend pour juge et lui soumet les pièces du procès en escamotant la principale, celle qui prouve sa fourberie et fait éclater la droiture du Saint-Siège. A cette déloyauté, le Pape répond par la publication intégrale du dossier. — Qu'importe à M. Combes. Les siens le croient sur parole. Il n'a point souci du mépris des autres. Convaincu d'un mensonge par omission, il n'en rougit pas ; mentir est vertu maçonnique depuis Voltaire.

M. Waldeck-Rousseau meurt sous une absolution tardive, sans se reconnaître hélas ! et sans se rétracter. — M. Combes veut de ce cadavre se faire un piédestal et, pour le peuple, un scandale. Il propose à la veuve un odieux marché : Funérailles nationales, à la condition qu'elles soient civiles. Repoussé avec dégoût, il se pose en continuateur du « Sauveur de la république » et prétend être, sauf en des points de détail, l'interprète de sa pensée, l'exécuteur de sa volonté. Cela lui vaut un nouveau démenti de la part de la famille du mort. — Et, en effet, le premier châtement de ce malheureux ne fut-il pas de se voir, de par son propre choix, si ignoblement remplacé ?

Quoi qu'il puisse en être des arrière-pensées que prêtent à M. Waldeck-Rousseau ceux qui ont entrepris de le réhabiliter, il portera devant l'histoire la responsabilité de l'incurable abaissement où nous sommes ; et la postérité vengeresse le soufflera de ses actes : « l'affaire », le grand complot, la chasse aux moines.

L'affaire de ce Dreyfus qu'il essaie de faire acquitter par ordre, et qu'il fait gracier aux applaudissements de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie, c'est notre état-major sacrifié, le service des renseignements anéanti, l'armée livrée aux libres insultes des sans-patrie et à la dérision de l'étranger, ses chefs révoqués, son admirable unité menacée par la défiance et la